

L'Afrique ancienne

De l'Acacus au Zimbabwe

20000 avant notre ère – XVII^e siècle

Sous la direction de François-Xavier Fauvelle

Une histoire unique, foisonnante et inattendue

- Un travail totalement inédit et sans égal sur le sujet
- Plus de 250 illustrations et cartes originales commentées
- Une collection qui compte déjà plus de 25 000 ventes

En librairie le 10 octobre 2018

680 pages

Format : 17 x 24 cm

Prix : 49 €

ISBN : 978-2-7011-9836-1

Contact presse

Elodie ROYEZ

Tél.: +33 (0) 1 55 42 84 78 / 07 76 73 50 02

elodie.royez@editions-belin.fr

Belin, une maison de HUMENSIS,

170 bis bvd du Montparnasse 75680 Paris Cedex 14

L'Afrique ancienne a une histoire. Cette histoire est celle de civilisations de la diversité qui se façonnent et cohabitent, tantôt hégémoniques, tantôt fluides, dans des milieux exigeants et contrastés. Fruit de recherches accumulées depuis des décennies, c'est **une histoire de l'Afrique à la fois neuve, foisonnante et inattendue que raconte ce livre**. On pense aux puissants royaumes de Kerma, Aksum, Méroé, Ghâna, Kongo, ou encore aux empires islamiques et chrétiens médiévaux. On parcourt, tels des marchands grecs, arabes ou persans, des villes prospères, du Sahel au Nil et de l'Éthiopie à Madagascar. On visite Tombouctou, Lalibela et le Grand Zimbabwe, sans oublier la civilisation nomade des éleveurs de vaches, les chasseurs-cueilleurs, les innovations techniques ou les flambées artistiques. Si l'histoire semble se dérober quelquefois, c'est que **les témoignages écrits manquent**. **Là réside le défi de ce livre : faire de toute trace, matérielle ou immatérielle, un document**. Ce sont des vestiges d'outils, de parures, des fragments de langues, des gènes d'animaux ou de plantes, qui permettent de remonter à l'histoire d'avant l'histoire ; ce sont les peintures rupestres du Sahara et même des paysages, qui racontent les sociétés ; ce sont des épisodes remémorés et transmis oralement. **Une somme unique, qui réunit, sous la direction de François-Xavier Fauvelle, les meilleurs spécialistes au monde, quelquefois les seuls de leur domaine, et se donne pour ambition d'illustrer autant la diversité des trajectoires historiques des civilisations anciennes de l'Afrique que celle des terrains et des ressources de ses historiens.**

Sous la direction de François-Xavier Fauvelle. Historien spécialiste de l'Afrique, auteur d'une douzaine d'ouvrages, François-Xavier Fauvelle est directeur de recherches au CNRS (université de Toulouse). Il a publié notamment une *Histoire de l'Afrique du Sud* (Seuil, 2006) et *Le Sauvage idéal* (Seuil, 2017). Il fait partie des rares historiens de l'Afrique ancienne internationalement reconnus. *Le Rhinocéros d'or : Histoires du Moyen Âge africain* (Alma-Folio, près de 20 000 ventes) a obtenu le « Grand Prix des Rendez-vous de l'Histoire de Blois » et est paru en allemand, en italien et en anglais

Sommaire

Prologue | Afrique, les défis de l'histoire, par François-Xavier Fauvelle

Partie I

Introduction | Les continents de l'histoire africaine par François-Xavier Fauvelle

1. L'Égypte, oasis africaine par Damien Agut

2 Les Royaumes de Kerma, Napata et Méroé par Matthieu Honegger

3 L'Afrique antique, de Carthage à Aksum par Pierre Schneider

4 L'Afrique, nouvelle terre d'Islam par Julien Loiseau

5 Le monde Swahili par Philippe Beaujard

6 Ghâna, Mâli, Songhay, royaumes courtiers du Sahel occidental par François-Xavier Fauvelle

7 Du Kanem-Bornou aux cités Haoussa, Empires, Islam et commerce au Sahel central par Detlef Gronenborn

8 La Nubie, des royaumes chrétiens à la domination islamique par Robin Seignobos

9 L'Éthiopie chrétienne et islamique par Marie-Laure Derat

10 Igbo-Ukwu, Ifé et les régions du Golfe de Guinée par Gérard L. Chouin

11 Les royaumes Kongo et Luban, cultures et sociétés dans le bassin du Congo par Pierre de Maret

12 L'ouverture atlantique de l'Afrique par Gérard L. Chouin

13 Écritures de l'histoire en Afrique par Bertrand Hirsch

Partie II

Introduction | La fabrique de la diversité culturelle par François-Xavier Fauvelle

14 L'Afrique après le grand aride par François Bon et Clément Ménard

15 La Préhistoire récente du Sahara par Michel Barbaza

16 Les premières sociétés de production en Afrique par Jessie Cauliez, Tiphaine Dachy et Xavier Gutherz

17 Des pasteurs et des vaches par Joséphine Lesur

18 L'Afrique des métaux par Caroline Robion-Brunner

19 La longue histoire des chasseurs-cueilleurs d'Afrique par Serge Bahuchet

Partie III : L'atelier de l'histoire

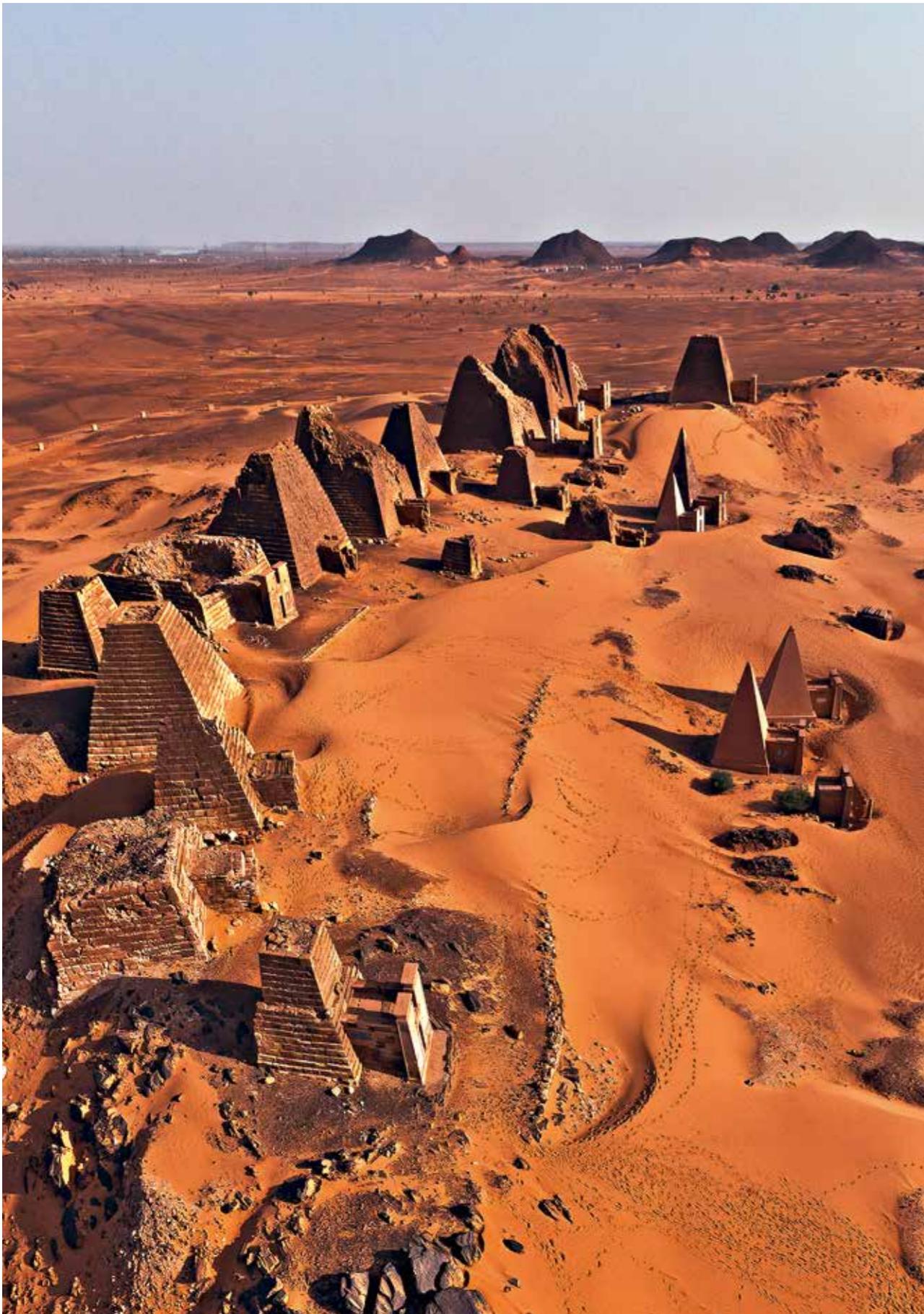
Introduction | De la trace au document par François-Xavier Fauvelle

20 Linguistique et archéologie, comment reconstruire l'histoire depuis 12 000 ans par Roger Blench

21 L'histoire de l'Afrique et ses matérialités par Scott MacEachern

22 Les sources orales et l'histoire de l'Afrique, par Théodore Nicoué Gayibor

23 Comment écrire l'histoire de l'Afrique ancienne avec de l'art ? par Claire Bosc-Tiessé



CHAPITRE II

LES ROYAUMES DE KERMA, NAPATA ET MÉROÉ

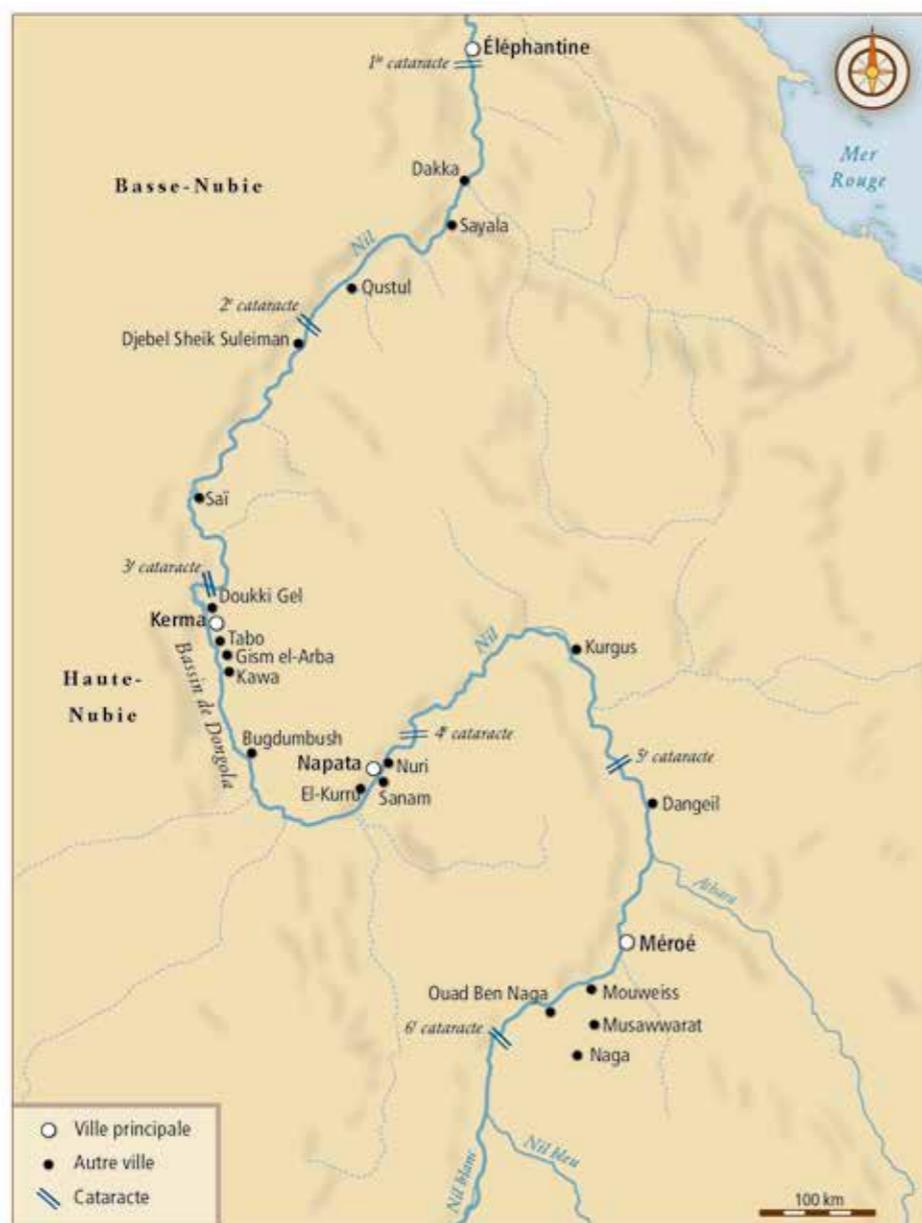
(III^e MILLÉNAIRE AVANT NOTRE ÈRE-
IV^e SIÈCLE DE NOTRE ÈRE)

La Nubie s'étend le long de la vallée du Nil, de la première cataracte au sud de l'Égypte jusqu'au Soudan central, à la hauteur de la confluence du Nil blanc et du Nil bleu. Elle se situe dans une zone intermédiaire entre les civilisations de Méditerranée et d'Égypte d'une part, et celles d'Afrique subsaharienne d'autre part. Il s'agit d'un espace entre deux mondes, d'un couloir de pénétration vers l'Afrique centrale, séparant une civilisation qui livre très tôt des sources écrites et dont la chronologie royale est connue sur près de 3 000 ans, d'un ensemble de sociétés aux traditions orales révélées tardivement au monde occidental au cours du XIX^e siècle. **DO**

Les royaumes qui se succèdent en Nubie sont communément désignés par le terme de «royaumes de Kouch», du nom donné par les Égyptiens à la région à partir du Moyen Empire. Le premier d'entre eux apparaît vers 2500 avant notre ère et est centré sur la capitale de Kerma. Mille ans plus tard, il est détruit par les Égyptiens qui colonisent le pays durant quelques siècles et marquent durablement de leurs traditions la Nubie et leurs élites. Au VIII^e siècle avant notre ère, une nouvelle royauté nubienne émerge près de Napata. Elle se déplace au Sud quatre siècles plus tard et établit sa nécropole à côté de la ville de Méroé.

Les Nubiens adoptent tardivement l'écriture, empruntée à leur voisin du Nord. À partir du VIII^e siècle avant notre ère, l'égyptien hiéroglyphique ou hiéroglyphique est utilisé par les élites de Napata, puis le royaume de Méroé choisira, au III^e siècle avant notre

Site de Méroé (Soudan actuel), site présenté p. 79.



La Nubie, entre Égypte et Soudan C1

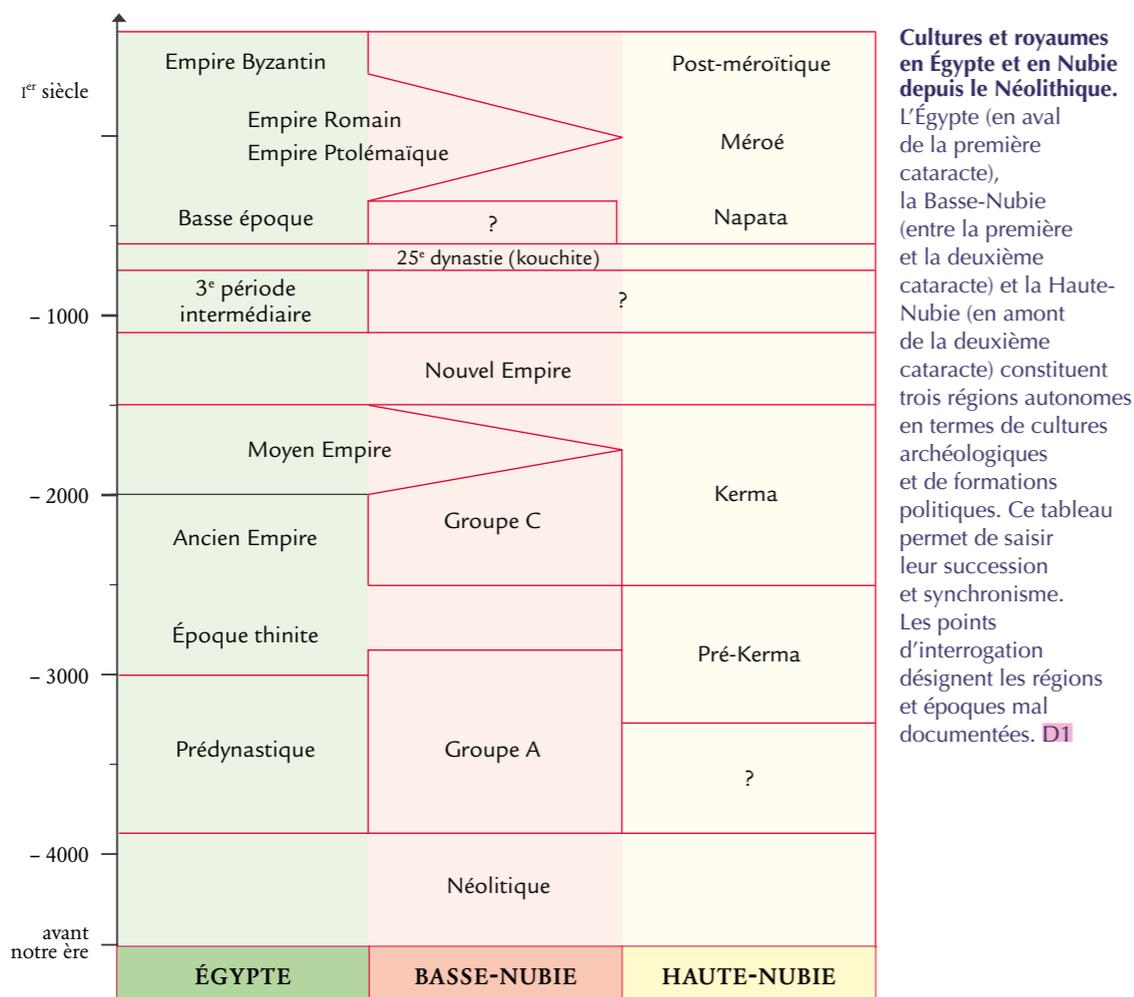
Kerma, capitale du premier royaume de Nubie, est située au sud de la 3^e cataracte, dans le bassin de Dongola, qui représente la plus vaste plaine alluviale de Nubie, riche en pâturages et en terres propices à l'agriculture. Ce centre de peuplement contraste avec les espaces plus rocheux et encaissés situés entre les 2^e et 3^e cataractes, véritables verrous naturels qui ont sans doute freiné les visées expansionnistes des Égyptiens. Les centres des royaumes plus tardifs, Napata et Méroé, sont situés au sud.

ère, l'écriture cursive pour transcrire une langue nubienne que l'on ne comprend encore que très mal. Les sources locales sont tardives et inégales : nombre d'informations proviennent donc de textes égyptiens qui relatent les relations entretenues avec les populations nubiennes et ne nous éclairent que très partiellement sur leurs coutumes, leurs mœurs, leur religion ou encore leur organisation politique et économique. Seule l'archéologie permet de pallier en partie ces manques en proposant des informations de première main qui renseignent sur les spécificités propres à ces cultures, avec toutes les lacunes dues aux périodes encore mal documentées ou aux biais d'une recherche qui s'est parfois trop focalisée sur les élites et les monuments, au détriment d'une approche plus globale de la société. C1

La naissance d'une oasis

La vallée du Nil peut être vue comme une vaste oasis traversant l'une des régions les plus arides de notre planète. De ce fait, son peuplement a été très sensible aux variations de l'environnement. Vers 10 000 ans avant notre ère, la fin de l'époque glaciaire sous les latitudes tempérées entraîne des bouleversements climatiques qui se manifestent, entre autres, par la remontée de la mousson vers le nord. C'est alors un climat bien plus humide qu'aujourd'hui qui se met en place en Afrique du Nord. Le Sahara se transforme en savane et est parcouru par des bandes de chasseurs-cueilleurs, tandis que les bords du Nil sont peu fréquentés, du fait de l'ampleur des crues. Aux environs de 5500 avant notre ère, un début d'aridité provoque un premier repli des populations le long de la vallée, concentration qui s'accroît durant les millénaires suivants, en même temps que se met en place un climat proche de celui que l'on connaît actuellement.

En Nubie, tout comme en Égypte, les populations du VI^e millénaire avant notre ère changent progressivement de mode de vie. Alors qu'elles pratiquaient la chasse, la pêche et la collecte de graminées sauvages, elles adoptent un mode de vie néolithique qui se diffuse à partir du Proche-Orient : l'élevage de moutons, de chèvres et de bovins s'impose dans un premier temps, entraînant la formation de sociétés pastorales, où le bétail joue un rôle prépondérant dans l'économie et dans le système de valeurs sociales. À la recherche de pâturages, les groupes humains sont mobiles et vivent dans des habitats légers qui laissent peu de vestiges. Quant à l'agriculture, elle met plus de deux millénaires à devenir une pratique courante et à jouer un rôle important dans l'alimentation. Elle se développe le long de la vallée du Nil avec l'émergence de villages sédentaires qui se distinguent par la présence de fosses-silos destinées au stockage de céréales. L'opposition entre pasteurs-nomades et



agriculteurs-sédentaires est cependant relative. Si, dans les grands espaces de savane, le pastoralisme et la mobilité sont privilégiés, au bord du Nil, on assiste plutôt à l'essor de pratiques mixtes, de type agropastorales, où le bétail – les bœufs en particulier – peut parfois revêtir une importance considérable, contribuant à définir le statut des individus et ayant un impact majeur dans l'esthétique ou les rites funéraires.

Dès le V^e millénaire, la Nubie connaît un développement spectaculaire marqué par une forte tradition pastorale qui se concrétise par une haute densité d'habitats et de cimetières le long de la vallée. Ces derniers peuvent parfois réunir plusieurs centaines de tombes dont certaines montrent, par la richesse des objets déposés, la naissance d'une élite. À cette époque, l'Égypte livre peu de sites et paraît moins

dynamique, mais cette situation s'inverse au cours du IV^e millénaire, qui correspond à la période prédynastique. Les mutations sociales sont alors rapides avec l'émergence de premiers centres urbains dominés par des royautes locales, d'un artisanat sophistiqué et d'une riche iconographie. Vers 3000 avant notre ère, l'Égypte possède une formation étatique dominée par un pouvoir concentré en la personne de Pharaon. Pour des raisons environnementales, des conflits ou des épidémies, la Nubie, elle, ne livre presque aucune trace d'occupation humaine à cette époque. Il faudra attendre la seconde moitié du III^e millénaire pour voir émerger un premier royaume.

Le royaume de Kerma

Les archéologues se sont intéressés à la Nubie dès le début du XX^e siècle. L'égyptologue américain George Reisner reconnaît le premier des cultures autochtones lors de prospections et de fouilles entre les 1^{re} et 2^e cataractes, en Basse-Nubie. Il nomme ces cultures par des lettres de l'alphabet : les groupes A et C désignent les plus anciennes cultures en relation directe avec l'Égypte. Poursuivant ses travaux en direction du sud, Reisner mène des recherches sur les principaux royaumes de Haute-Nubie, fouillant notamment leurs nécropoles royales à Kerma, Napata et Méroé. Kerma est le premier d'entre eux. Il se développe de 2500 à 1500 avant notre ère et s'étend entre les 2^e et 5^e cataractes. À ses débuts, il n'est pas organisé en une formation centralisée et semble plutôt correspondre à la réunion de plusieurs entités pourvues d'une certaine autonomie. Au bout de quelques siècles, le pouvoir se concentre entre les mains de certains lignages et une royauté émerge, centrée sur la ville de Kerma que l'on peut considérer alors comme la capitale avec sa nécropole royale située 4 km à l'est de la cité. **D1**

Vers 2000 avant notre ère, le royaume de Kerma constitue l'un des principaux centres politiques et économiques de la vallée. Il doit sa prospérité au contrôle sur les matières premières se trouvant sur son territoire ou provenant de régions plus méridionales telles que l'or, l'ivoire, l'ébène ou l'encens. Ces richesses sont convoitées par les élites égyptiennes et échangées par les Nubiens contre des objets en cuivre ou en bronze, des faïences, des pièces de tissu en lin, des vases en albâtre et des jarres, dont les analyses permettent de savoir qu'elles ont contenu du vin, de l'huile ou des céréales. Les relations entre les deux puissances ne se limitent pas au commerce car une véritable rivalité s'installe entre elles. Au début du Nouvel Empire, les Égyptiens détruisent la puissance de Kerma et conquièrent la Haute-Nubie.

On s'est longtemps interrogé sur les conditions d'émergence de ce premier royaume nubien. À l'époque de George Reisner, il était difficilement concevable

qu'une civilisation si élaborée puisse prendre son essor de manière indépendante, sans contact avec le monde méditerranéen. Pour cet archéologue, Kerma devait être un poste de commerce éloigné, commandé par les Égyptiens qui avaient su stimuler la région. La Deffufa, temple massif en brique crue situé au centre de la ville antique, devait être la résidence fortifiée des gouverneurs égyptiens, et les plus grands tumuli funéraires de la nécropole devaient contenir les inhumations de ces monarques successifs. Cette vision, qui consiste à envisager que tout acte civilisateur en Afrique découle d'une influence venant de l'Égypte ou d'une civilisation méditerranéenne, a été très tôt critiquée mais elle resta néanmoins dominante durant plusieurs décennies, avant que la multiplication des fouilles ne mène à la reconnaissance d'une authentique culture nubienne dotée de sa propre dynamique, même s'il est reconnu que la colonisation égyptienne du Nouvel Empire a profondément marqué la région.

Les échanges entre Égypte et Nubie se mettent en place en Basse-Nubie dès l'époque prédynastique, aux environs de 3300 avant notre ère. Ils impliquent la population pastorale dite du Groupe A, qui sert d'intermédiaire commercial entre l'Égypte et les régions plus méridionales et fut peut-être partie prenante dans l'exploitation des mines d'or du désert Oriental. Vers 3000 avant notre ère, cette population commence à s'organiser autour de centres comme Qustul, Sayala ou Dakka. À la fin de l'époque prédynastique, la politique d'expansionnisme territorial et le désir de contrôler directement les routes commerciales conduisent les Égyptiens à la conquête de toute la région. Les graffiti rupestres de Djebel Sheikh Suleiman, près de la deuxième cataracte, témoignent de ces expéditions militaires. L'une d'elles, datée du pharaon Djeer de la première dynastie, vers 3000 avant notre ère, commémore une victoire remportée sur les populations nubiennes où figure une représentation d'un arc, qui deviendra le hiéroglyphe désignant la Nubie (*Ta-Sety*) et signifiant « le pays de l'arc », en référence aux aptitudes des Nubiens pour le maniement de cette arme. La réputation de ces archers est telle qu'ils seront régulièrement engagés comme mercenaires dans les armées égyptiennes dès la fin de l'Ancien Empire. Le Groupe A disparaît de Basse-Nubie et il faudra attendre quelques siècles pour que les populations autochtones, dites du Groupe C, se manifestent à nouveau dans la région.

Le devenir du Groupe A est mal connu ; il est possible qu'une partie de la population se soit retirée dans les marges désertiques ou se soit déplacée en Haute-Nubie, se mêlant à la population pré-Kerma, une entité culturelle qui précède la civilisation de Kerma. Cette entité, qui émerge à la fin du IV^e millénaire, montre que la région est dynamique même si elle n'est pas encore impliquée dans des interactions directes avec l'Égypte. Elle se distingue par des agglomérations plus stables, comptant de nombreuses fosses-silos qui témoignent d'une production agricole importante, même si le pastoralisme continue à être l'une des caractéristiques dominantes de



Kerma (Soudan actuel). D2

Des milliers de trous de poteaux font apparaître le tracé de l'enceinte de l'époque pré-Kerma. Construites vers 3000 avant notre ère, ces fortifications se composaient de six rangées parallèles de palissades. Cette armature, large de près de 8 mètres, était renforcée par des massifs de terre rapportée dont l'élévation nous est inconnue. Protégée par cette enceinte, l'agglomération couvrait plusieurs hectares. Ce site montre des habitats complexes, des bâtiments spécialisés et un secteur réservé aux fosses de stockage, indice que la gestion de ces réserves alimentaires était collective. Les vastes enclos à bétail révèlent la dimension pastorale de cette société, même si elle est sédentaire. Pour cette époque, les sites archéologiques sont trop rares ou trop mal conservés pour permettre de reconstituer en détail les coutumes, l'artisanat et les modes de vie. On sait que la céramique y était développée et sophistiquée, et que le métal y était rare : seuls quelques objets en cuivre (poinçons, épingles) nous sont parvenus. Les surfaces circulaires sont la trace de tombes creusées dans un sédiment qui avait recouvert les trous de poteaux. Cimetière oriental de Kerma. Photographie Matthieu Honegger, 2005.

cette société. La production agricole est difficile à déterminer avec précision car les restes de graines se conservent très mal en milieu saharien. Cependant, grâce aux quelques découvertes connues au Soudan, on peut estimer qu'elle concerne en premier lieu l'orge et le blé, deux céréales originaires du Proche-Orient adoptées progressivement dans la vallée du Nil. Des pratiques de cueillette viennent compléter



Maquette du centre de Kerma, organisé autour du temple principal.

Non loin du temple, la grande hutte centrale s'ouvre sur l'un des principaux axes de communication et est considérée comme une salle d'audience. À gauche de la hutte, deux ensembles de maisons avec des cours ovales devaient servir de lieu de résidence au monarque. Les autres constructions sont des maisons d'habitations qui s'organisent autour d'une cour intérieure. L'ensemble est fortifié par des aménagements composés de palissades en bois et d'élévations de massifs de terres formés de renforts arrondis évoquant des bastions. Neuchâtel, musée du Laténium. Photographie Marc Julliard, 2014.

cet apport agricole et concernent entre autres le sorgho, les fruits du jujubier ou encore des cucurbitacées. La principale agglomération connue a été fouillée sur près de deux hectares. Située au centre de la nécropole de Kerma, sous le niveau des sépultures, elle se compose de près de cinq cents fosses-silos, d'au moins cinquante huttes d'habitation, de deux bâtiments rectangulaires dotés de fonctions religieuse ou administrative, d'enclos à bétail et d'un impressionnant système de fortifications. Sans pour autant être une ville, cet habitat d'une certaine complexité traduit le souci de protection face à d'éventuels assaillants. **D2**

La ville antique de Kerma, au moment de sa création vers 2500 avant notre ère, devait ressembler à l'agglomération pré-Kerma avec ses huttes et ses constructions réalisées en terre et en bois. En effet, la brique en terre crue n'est adoptée qu'à la fin du III^e millénaire et c'est avec son usage que l'architecture deviendra essentiellement quadrangulaire, évoquant en cela une influence égyptienne. Cette ville, centrée sur



La Deffula, le temple principal de la ville de Kerma, centre d'un quartier religieux et artisanal.

Constitué d'un impressionnant massif de brique crue (au fond), le temple de Kerma était dépourvu de salles intérieures; une série d'escaliers permettait d'accéder à la terrasse supérieure qui devait servir de lieu de culte. On distingue, au premier plan, les fondations reconstituées des principaux bâtiments du quartier. Aujourd'hui, ce site est ouvert au public et un musée sur les civilisations de Nubie est installé à proximité. Ville antique de Kerma. Photographie Matthieu Honegger, 2005. **D3**

la Deffufa, couvre environ 20 hectares. Son état le plus complet n'est connu que pour la période du Kerma moyen, au début du II^e millénaire, à un moment où le royaume prend toute son expansion. **D3**

Autour de la Deffufa, se développe un quartier religieux avec des chapelles et des lieux à vocation artisanale, comme un four de métallurgiste, le seul connu pour l'âge du Bronze nubien. Les unités d'habitation se composent de plusieurs bâtiments en brique crue organisés autour d'une cour et entourés d'un mur. Dans un des secteurs, une concentration de huttes construites sur armature de bois montre que l'ancienne tradition architecturale héritée du pré-Kerma se maintient. L'un des bâtiments les plus importants de cette époque, considéré comme une salle d'audience, est une vaste hutte de près de 18 mètres de diamètre reconstruite au moins huit fois au même emplacement. Devant son entrée, ont été retrouvés des centaines de sceaux qui témoignent du contrôle des marchandises venues du Nord. Plusieurs axes de

circulation traversent la ville pour aboutir aux quatre entrées orientées selon les points cardinaux. Ils sont relayés par des ruelles circulant entre les bâtiments. L'organisation générale ne suit pas un plan orthogonal, mais épouse plutôt les formes arrondies des murs qui séparent les unités d'habitation. **D4**

Cette ville, habitée par environ 5 000 personnes, a abrité une puissante institution religieuse, une élite dirigeante, des artisans, un système de contrôle des marchandises et devait monopoliser des forces armées. On ne connaît pas d'autres ensembles urbains pour cette époque mais les fouilles d'habitat sont rares, comparées à celle des cimetières, beaucoup plus systématiques. Le seul habitat rural étudié se situe à Gism el-Arba, à 25 km au sud de Kerma. On y a découvert des habitations ainsi que de nombreux greniers. L'importance supposée des différents établissements ne peut être évaluée que par la taille des nécropoles fouillées. À Kerma, la nécropole royale couvre plus de 70 hectares et contient au moins 30 000 tombes. Un second ensemble important se trouve plus au nord, sur l'île de Saï où le cimetière comprend environ 4 000 sépultures. L'habitat qui lui est lié semble malheureusement avoir été détruit par l'érosion. Au sud de Kerma, le site de Bugdumbush pourrait avoir été un centre secondaire. Quant aux autres nécropoles, elles sont nettement plus réduites en dimensions et se répartissent entre le sud de la 2^e cataracte et le sud de la 4^e cataracte.

Le cimetière oriental de Kerma est réservé à l'élite de la capitale. Il se développe à partir du nord en direction du sud et couvre un millénaire, depuis les prémices de cette civilisation jusqu'à sa destruction. Durant toute la durée de son utilisation, les corps sont disposés selon la même tradition, fléchis sur le côté droit, la tête en direction de l'est, habillés d'un pagne en cuir et souvent chaussés de sandales. Au Kerma ancien, les corps sont directement déposés sur une peau de bovin, qui devait faire office de couche dans la vie quotidienne, puis recouverts d'une autre peau. À partir du Kerma moyen, vers 2000 avant notre ère, les défunts sont placés sur des lits en bois, une tradition venue d'Égypte. **D5**

À côté du tumulus, en surface, des vases retournés à l'envers témoignent de cérémonies particulières, peut-être un dernier repas pris avec le défunt. Montés à la main et destinés exclusivement à un usage funéraire, ces vases possèdent une facture exceptionnelle qui se distingue par la finesse des parois et l'élaboration du décor. À la fin du Kerma ancien, des crânes de vaches, que les archéologues appellent « bucranes », sont également déposés en arc de cercle devant certains tumuli. Restes probables des repas consommés lors des cérémonies funéraires, ces bucranes témoignent de la richesse ou de la puissance des individus inhumés. Si on en dénombre quelques dizaines autour des tombes les plus anciennes, leur quantité s'accroît de manière spectaculaire au Kerma moyen où, devant les tumuli les plus grands, plusieurs centaines, voire des milliers de crânes peuvent être déposés selon un ordre très

précis visant à distinguer les vaches, les bœufs, les taureaux et les bovins aux cornes artificiellement déformées. L'omniprésence du gros bétail dans les rites funéraires souligne la prépondérance du pastoralisme au sein de cette société, non seulement sur le plan économique, mais aussi au niveau symbolique. À titre de comparaison, chez les populations pastorales actuelles du sud du Soudan ou du nord du Kenya, le bétail joue un rôle dans les cérémonies importantes, que ce soit le mariage – où le prix de la fiancée est évalué en têtes de bétail –, les funérailles – où des bœufs sont sacrifiés –, les razzias, les échanges, etc. Les bœufs aux cornes déformées sont ornés (pompons, oreilles crantées, scarifications); ils sont les animaux favoris de leurs propriétaires qui leur donnent souvent leur propre nom.

Au cours de l'évolution de la nécropole, le rituel se complexifie et des tombes de plus en plus grandes signalent la présence de monarques, entourés de sépultures subsidiaires probablement destinées aux membres du même lignage. À côté de certaines de ces tombes, des chapelles en briques crues sont érigées pour perpétuer le souvenir du mort. Si au Kerma moyen les plus vastes sépultures n'excèdent pas 20 mètres de diamètre, à la fin du Kerma classique, les tumuli royaux les plus grands atteignent 90 mètres et sont accompagnés dans certains cas de véritables temples funéraires. L'un d'eux a livré des vestiges de peintures murales, où figure un bestiaire dont certains animaux doivent correspondre à des divinités : bélier, vache ou taureau, crocodile, hippopotame et girafe. L'une des pratiques qui a le plus marqué les observateurs, dès le début du xx^e siècle, est celle des morts d'accompagnement. Ces individus qui sont inhumés à côté du défunt principal apparaissent dès le Kerma ancien et vont se multiplier à la fin de la civilisation. Comme l'a montré Alain Testart, il ne s'agit pas d'individus sacrifiés car leur mort n'est pas en une offrande à une divinité. Ici, il s'agit d'accompagner un défunt dans l'au-delà. **E1D6**

Du fait de sa chronologie précise et des fouilles systématiques menées dans les secteurs les plus anciens, le cimetière de Kerma permet d'observer les premières manifestations de l'émergence d'une stratification sociale. À ses débuts, vers 2500 avant notre ère, il y a peu de distinctions de richesses entre les sépultures, qui sont toutes de petites dimensions et apparaissent relativement égalitaires. Pauvres en mobilier, elles ont été peu pillées à l'époque antique. C'est à partir de 2300-2200 avant notre ère que les distinctions sociales se marquent de manière assez subite. Certaines tombes deviennent plus grandes et plus richement dotées, mais c'est surtout l'apparition de sacrifices animaux, de bucranes et la croissance du nombre de morts d'accompagnement qui révèlent un net changement dans l'organisation de la société. Même si les différences ne sont pas aussi marquées que lors des périodes plus tardives, toutes les caractéristiques qualitatives qui distinguent les tombes des dirigeants des autres sépultures sont déjà en place. De plus, l'armement (en l'occurrence un arc et

LES MORTS D'ACCOMPAGNEMENT E1 D6 D10

La pratique des morts d'accompagnement est ancienne en Nubie. Elle est déjà attestée dans des cimetières du Néolithique où l'on retrouve parfois des tombes doubles et plus rarement des tombes avec plusieurs individus inhumés simultanément autour du mort principal. À Kerma, le phénomène prend une tout autre dimension. Durant la première phase du cimetière (2500-2050 avant notre ère), cette pratique est encore rare et ne concerne que quelques tombes doubles ou parfois des tombes avec trois ou quatre individus. La personne centrale est toujours un adulte plus ou moins âgé,

féminin ou masculin, qui peut être accompagné d'un enfant ou d'adultes, d'âge variable.

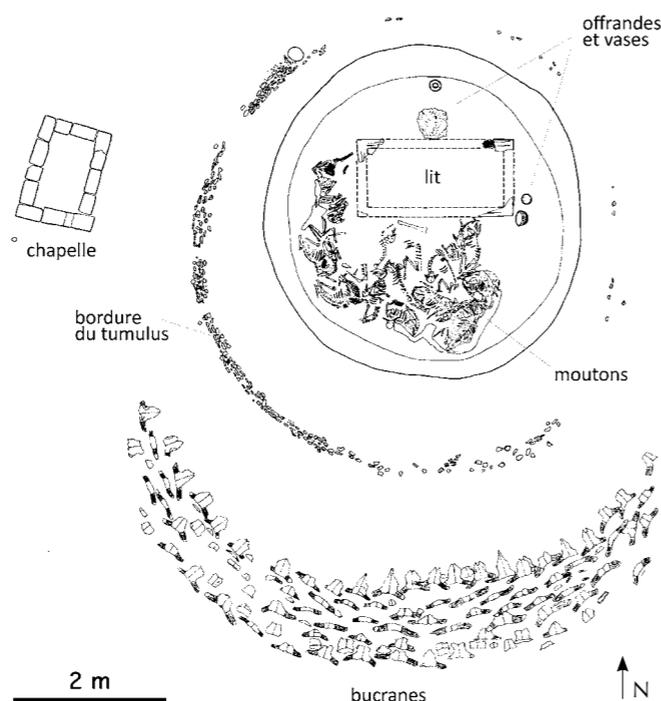
Plus tard, pendant la phase du Kerma moyen, le nombre de morts d'accompagnement augmente un peu, mais c'est surtout durant la dernière phase de cette civilisation (1750-1480 avant notre ère) que le phénomène prend toute son ampleur. Les tombes royales livrent alors plusieurs dizaines d'individus, déposés à proximité de l'inhumation centrale. Leur nombre peut dépasser la centaine et atteint même dans un cas 322 morts disposés dans le couloir d'accès à la chambre funéraire. Dans les vastes tumuli,

sont également implantées des tombes subsidiaires, souvent des hommes armés de dagues eux aussi accompagnés de défunts. George Reisner s'est intéressé à la question et a comparé cette pratique au rituel sati en Inde, où la veuve, après le décès de son mari, le rejoint dans la mort se faisant incinérer vivante. Pour lui, les morts d'accompagnement de Kerma devaient être de proches serviteurs, allant poursuivre leur tâche dans l'au-delà, par fidélité et respect envers leur maître : une forme de servitude comme on en retrouve des témoignages dans d'autres sociétés antiques ou plus récentes. Il pensait que ces personnes étaient natives de Kerma et écartait l'idée qu'il s'agisse de captifs

provenant de peuples différents. D'après la position de certains défunts se couvrant le visage des mains, il estimait qu'ils avaient été enterrés vivants, d'où ce réflexe de survie face à l'étouffement provoqué par l'accumulation de terre. Les études actuelles ont tendance à corroborer les hypothèses de Reisner. Différentes approches anthropologiques sur les squelettes semblent indiquer que les morts d'accompagnement appartiendraient bien au même groupe humain que les inhumés principaux. Il s'agirait donc d'une forme de relation de dépendance entre des lignages dominants et une catégorie sociale inféodée, dont la dévotion les conduisait à une fidélité jusque dans la mort.

Relevé archéologique d'une tombe de Kerma, vers 1900 avant notre ère. D5

Le défunt était placé sur un lit, au centre d'une fosse couverte par un tumulus. Comme c'est généralement le cas, la tombe a été pillée à l'époque antique et le squelette, près duquel se trouvaient les objets en métal, a été déplacé. À côté du mort étaient déposés des vases contenant huiles, liquides et nourriture, ainsi que des objets personnels. Des moutons, et plus rarement des chiens, étaient sacrifiés et accompagnaient le mort. À l'ouest de la tombe, était parfois érigée une chapelle et au sud du tumulus étaient implantés des bucranes (squelettes de têtes de bœufs), par dizaines, voire par milliers. Nécropole orientale de Kerma, dessin Marion Berti.



Dépôt de bucranes de bovins devant une tombe de Kerma, Soudan. Photographie M. Honegger.



Tombe triple, vers 2100 avant notre ère. D6

Située dans la nécropole orientale de Kerma, cette tombe contient les corps de trois femmes âgées de plus de 50 ans. Toutes trois sont déposées sur une peau de bovin, en position fléchie sur le côté gauche, comme c'est la coutume durant toute l'époque Kerma. L'individu principal se trouve au centre, tient un bâton dont on perçoit la trace et devait être accompagné de parures et d'objets en métal. Les pilliers antiques savaient précisément où trouver les objets qui les intéressaient, c'est pourquoi seule la sépulture centrale a été sévèrement pillée. Les deux autres corps inhumés sont des morts d'accompagnement et ne sont pas pourvus d'objets personnels. Il devait s'agir de personnes liées à la défunte principale par une relation de dépendance. Cimetière de Kerma. Photographie Léonard Kramer, 2007.

ses attributs), inexistant auparavant, est désormais systématiquement présent dans les tombes masculines. La dimension guerrière prend ici toute son importance et se maintiendra durant toute la civilisation de Kerma.

L'emprise croissante de l'Égypte

Ces évolutions interviennent au moment où sont attestées plusieurs expéditions égyptiennes en Haute-Nubie, menées sur ordre du pharaon par Herkouf, un haut dignitaire d'Assouan. Ces expéditions inaugurent une nouvelle étape dans les relations entre les deux puissances. Si de la céramique importée d'Égypte était déjà présente dans les premières tombes du cimetière de Kerma, elle est maintenant bien plus fréquente et est accompagnée d'autres biens, comme des parures en faïence, des bracelets en albâtre et des miroirs en bronze. Le récit de l'expédition de Herkouf en Haute-Nubie nous apprend qu'il y rencontra plusieurs formations politiques qui doivent correspondre à des sociétés distinctes. À en croire les textes égyptiens, ces sociétés nubiennes étaient divisées. En outre, elles présentaient une forme de hiérarchie sociale, les personnages dominants appartenant probablement à un lignage spécifique, comme c'est souvent le cas dans les sociétés africaines traditionnelles. On peut voir ici une concordance entre dans le tableau dressé par les sources écrites et les évolutions repérées par l'archéologie ; tous deux montrent l'émergence d'individus, des chefs, capables de capter les bénéfices du commerce lucratif avec le Nord, de mobiliser une force armée et de conserver le prestige acquis jusque dans leur tombe.

Au début du II^e millénaire, le royaume de Kerma connaît un développement impressionnant, qui conduit les Égyptiens à renforcer leur emprise sur la Basse-Nubie. Ils construisent alors une série de forteresses à la hauteur de la 2^e cataracte pour se protéger de leur voisin méridional, sans pour autant cesser le commerce. Durant la première période intermédiaire (1650-1550 avant notre ère), l'affaiblissement du pouvoir royal en Égypte réduit son contrôle sur la 2^e cataracte et permet à Kerma d'étendre son influence sur la Basse-Nubie et même de mener des razzias en Haute-Égypte, comme le confirme une inscription trouvée dans la tombe d'un gouverneur d'el-Kab. À cette époque, le roi de Kerma cherche à s'allier aux souverains Hyksos, un peuple d'origine asiatique qui s'est imposé en Basse et Moyenne-Égypte pour former les XV^e et XVI^e dynasties. L'alliance a pour objectif de prendre en tenaille ce qui reste de la royauté égyptienne qui s'était maintenue à Thèbes. Le dernier roi de la XVII^e dynastie, Kamosé, réussit cependant à déjouer cette vaste coalition. Dans la nécropole de Kerma, la fin du royaume correspond à un paroxysme dans

l'expression de la royauté et sa dimension guerrière. C'est en effet à ce moment que les derniers souverains se font inhumer dans des tumuli atteignant jusqu'à 90 mètres de diamètre, comptant parfois plusieurs centaines de morts d'accompagnement.

La conquête égyptienne commence véritablement avec l'un des plus illustres pharaons du début du Nouvel Empire, Thoutmosis I^{er} (1496-1483 avant notre ère) de la XVIII^e dynastie. Après avoir repris les forteresses de Basse-Nubie et s'être emparé de Kerma, il fonde une nouvelle ville à un kilomètre au nord de celle-ci, au lieu-dit Doukki Gel. L'emprise égyptienne sur la région du sud de la 3^e cataracte ne devient cependant effective qu'avec Thoutmosis III (1479-1424 avant notre ère). La ville de Kerma est alors abandonnée, de même que la nécropole royale. La tombe d'un dernier monarque est implantée à proximité du quartier du port. Dotée d'une chapelle et d'une structure circulaire comparable à celles du Groupe C de Basse-Nubie, elle montre que la royauté de Kerma ne fut pas entièrement annihilée par les premières campagnes égyptiennes et qu'il fallut plusieurs décennies aux Égyptiens pour exercer un contrôle total sur la région. Plus au sud, les Égyptiens atteignent la 4^e cataracte où ils font construire des temples au pied du Djebel Barkal, une montagne sacrée proche de Napata.

La colonisation de la Nubie dure jusqu'aux derniers Ramsès, au XI^e siècle avant notre ère. Les pharaons font construire des temples le long de la vallée et les Égyptiens s'installent dans des centres urbains. Les textes gravés des sanctuaires, les multiples stèles et inscriptions rupestres réparties sur tout l'ancien territoire de Kerma, offrent aux yeux des Kouchites de nombreux exemples de l'écriture égyptienne. La culture pharaonique elle-même s'imprime profondément dans la population locale, même si cette dernière demeure discrète sur le plan archéologique. L'administration du pays est placée sous l'autorité d'un vice-roi qui porte le titre de « fils royal de Kouch », mais une partie du pouvoir est certainement déléguée à une élite locale égyptianisée. Ainsi, les enfants des chefs vaincus sont envoyés en Égypte afin d'être éduqués à la cour. Vers la fin du II^e millénaire, l'Égypte se tourne davantage vers la Méditerranée et perd le contrôle de la Nubie. L'histoire de la Haute-Nubie demeure obscure durant les trois siècles qui suivent mais s'éclaire à nouveau avec l'émergence d'une royauté originaire de la région de Napata.

Le royaume de Napata

Au cours des VIII^e et VII^e siècles avant notre ère, la Nubie connaît un renouveau extraordinaire, sous l'impulsion des puissants souverains kouchites établis dans la région de la 4^e cataracte. Ils vont non seulement reprendre en main la destinée de



Tête de la statue du pharaon Taharqa trouvée à Doukki Gel. D7

Taharqa, le plus célèbre des souverains de la XXV^e dynastie, est cité dans l'Ancien Testament à l'occasion de ses batailles contre les Assyriens. Doukki Gel (actuel Soudan). Photographie Nicolas Faure, 2004.

leurs terres ancestrales, mais aussi celles de l'Égypte. Vers 730, Piankhy, souverain de Napata, entreprend de pacifier l'Égypte en proie à des luttes intestines et à la menace assyrienne. Il unifie le Nord et le Sud, inaugurant la XXV^e dynastie d'Égypte, dite « éthiopienne » ou encore « kouchite ». Ses successeurs régneront pendant près de soixante ans, de 713 à 656, sur un vaste empire s'étendant du Delta jusqu'au confluent du Nil blanc et du Nil bleu. Ces souverains des Deux-Terres portent un diadème orné de deux cobras-uræi, symbole de leur double royauté. Désormais, les monarques se font enterrer sous des pyramides, se placent sous la protection du dieu Amon et utilisent la langue égyptienne, autant de manifestations témoignant de leur volonté d'appropriation de la culture égyptienne. Néanmoins, la place accordée au dieu Amon dans la religion kouchite de cette époque ne surprend pas vraiment : son adoption a pu être facilitée par le fait qu'il était vénéré sous la forme d'un bélier, animal tenant une place particulière dans la culture Kerma. Des réalisations



Statues de la cache de Doukki Gel. D8 D9

1. Tanoutamon II, XXV^e dynastie, h. 196 cm.
2. Taharqo, XXV^e dynastie, h. 255 cm.
3. Tanoutamon I, XXV^e dynastie, h. 213 cm.
4. Senkamanisken I, dynastie napatéenne, h. 189 cm.
5. Aspelta, dynastie napatéenne, h. 122 cm.
6. Anlamani, dynastie napatéenne, h. 176 cm.
7. Senkamanisken II, dynastie napatéenne, h. 146 cm.

Ces statues ont été découvertes, brisées, dans une cache située entre les principaux temples de l'époque napatéenne. À l'arrière-plan (1, 2, 3), les deux derniers pharaons de la XXV^e dynastie, Taharqo et Tanoutamon, ce dernier étant représenté deux fois. Au premier plan (4, 5, 6, 7), les trois premiers rois de Napata, Senkamanisken (en deux exemplaires), Anlamani et Aspelta. Ces statues sont aujourd'hui exposées au musée de Kerma. Musée de Kerma, photographie Matthieu Honegger, 2017.



Cache de Doukki Gel au moment de la découverte en 2003. Photographie Charles Bonnet.

architecturales de grande ampleur sont attribuées à ces pharaons, que ce soit en Égypte ou au Soudan, comme à Djebel Barkal, Sanam, Kawa ou Tabo. De Kerma, la capitale s'est repliée sur Napata, au pied du Djebel Barkal. Outre des raisons stratégiques (d'éloignement par rapport à l'Égypte) et religieuses (le Djebel Barkal était considéré comme le lieu de résidence du dieu Amon), l'aridité plus marquée due à l'évolution du climat peut expliquer en partie ce déplacement vers des zones bénéficiant encore de pluies régulières, nécessaires au maintien des activités agropastorales.

D7

Le plus célèbre de ces pharaons kouchites est Taharqo, évoqué dans l'Ancien Testament à l'occasion de ses batailles contre les Assyriens. Ces derniers finiront par chasser Tanoutamon, dernier souverain de la dynastie, hors d'Égypte. Malgré la perte d'une partie de son territoire, la royauté conserve son emprise sur la Nubie et donne naissance à la dynastie napatéenne. Grâce à l'étude des nécropoles royales d'el-Kourrou et de Nuri, situées à proximité de Djebel Barkal, George Reisner a établi une liste des rois en les inscrivant dans une chronologie comprise entre le VII^e et la fin du IV^e siècle avant notre ère. Quoique cette généalogie fournisse un semblant de cadre historique, les informations à notre disposition sur les différents souverains demeurent très minces. Il faut dire que les sources textuelles de l'époque sont limitées, malgré le fait que l'écriture égyptienne soit en usage parmi les élites. La question de l'origine de la royauté reste par exemple énigmatique, d'autant que l'archéologie est quasiment muette pour la période comprise entre la fin de l'occupation égyptienne, vers 1200 avant notre ère, et le début de l'époque napatéenne. On sait cependant que la Haute-Nubie était, durant le Nouvel Empire, dirigée par des gouverneurs locaux et il est possible que ceux-ci aient poursuivi leur propre politique après la perte d'influence de l'Égypte. Dans la nécropole d'el-Kourrou, où les premiers rois kouchites ont été inhumés sous des pyramides, se trouvent des tombes plus anciennes sous tumulus, de forme similaire à celles de la fin du Groupe C et de la dernière tombe du royaume de Kerma. Accompagnées de dépôts

de bucranes, elles pourraient être celles de monarques plus anciens ayant conservé des traditions nubiennes et s'inscrivant entre le XI^e et le IX^e siècle avant notre ère. Une royauté aurait donc perduré après le déclin de la présence égyptienne mais les témoignages archéologiques en demeurent très discrets.

Dans la ville de Doukki Gel, à proximité de Kerma, des temples et bâtiments napatéens avaient été construits à l'emplacement d'anciens temples du Nouvel Empire. Sept statues royales en granite ont été retrouvées dans une cachette située entre les principaux temples de l'époque napatéenne. Ces statues avaient été intentionnellement brisées avant d'être soigneusement déposées dans la fosse. Des découvertes similaires ont été faites à Djebel Barkal par George Reisner, à proximité du temple principal dédié à Amon, ainsi que récemment sur le site de Dangeil, au sud de la 5^e cataracte. Ces vestiges témoignent d'une expédition égyptienne en Nubie menée par Psammétique II dès 593 avant notre ère, qui tente de faire disparaître toute trace de ces « pharaons noirs ». Il détruit, entre autres, les statues des souverains exposés dans les temples. Le roi nubien Aspelta les fera ensuite enterrer dans des endroits consacrés et la frontière se stabilisera à nouveau au niveau de la 2^e cataracte. Hormis cet épisode, peu de choses sont connues au sujet des relations entre le royaume de Napata et l'Égypte, si ce n'est le maintien de relations commerciales et d'échanges diplomatiques avec la cour perse qui domine alors l'Égypte.

D8 D9

L'essor du royaume de Méroé

Au cours du IV^e siècle avant notre ère, le centre politique nubien se déplace de Napata à Méroé, au sud de la 5^e cataracte. C'est dorénavant là que les souverains se font enterrer dans une nécropole royale dont la fouille permit à George Reisner de proposer une séquence des différents règnes qui se succèdent jusqu'au milieu du IV^e siècle de notre ère. **D10**

Les quelques datations absolues à disposition n'aident guère à établir un ordre de succession définitif des monarques et des discussions sont encore en cours à ce sujet. Quoi qu'il en soit, la distinction historiographique entre royaume de Napata et royaume de Méroé est quelque peu artificielle, dans la mesure où tous deux s'inscrivent dans une continuité culturelle et politique. Les raisons du déplacement de la capitale sont sans doute multiples. Il se peut que les nouvelles élites aient possédé des liens familiaux et une base régionale plus importante dans la région de Méroé. L'aridité croissante a aussi pu conduire au déplacement progressif vers le sud qui bénéficie de pluies plus abondantes et où s'est développé tout un réseau de routes commerciales. Par ailleurs, l'éloignement de Méroé a peut-être joué un rôle sur le



Tombes royales de la nécropole de Méroé, III^e siècle avant notre ère - IV^e siècle de notre ère.

Durant des millénaires, les pratiques funéraires nubiennes ont privilégié les tumulus. L'adoption de la pyramide, à partir de la XXV^e dynastie, témoigne de la forte influence du modèle égyptien. Les élites se faisaient inhumer dans des tombes souterraines, accessibles par une descenderie et situées sous une pyramide en brique ou en pierre de taille. Suivant un plan classique, la pyramide est systématiquement flanquée sur son côté Est d'une chapelle funéraire. Destinée au culte du défunt, elle prend la forme d'un temple avec un pylône d'entrée et un sanctuaire à salle unique. Nécropole royale de Méroé. Photographie Matthieu Honegger, 2008. **D10**

plan stratégique, les déserts et les cataractes faisant office de défenses naturelles face aux incursions de l'Égypte, alors sous l'emprise des Ptolémées. Enfin, il est possible que la campagne militaire du pharaon Psammétique II ait joué un rôle dans la relocalisation de la capitale ; c'est en tout cas à partir de cette époque, qui correspond au règne d'Aspelta, que Méroé paraît entrer dans la dépendance de Napata, avant d'être promise à son propre essor. Méroé devient la capitale d'un royaume florissant. Ses attaches avec l'Égypte, qui caractérisaient les élites napatéennes, se relâchent, conférant à cette civilisation un caractère original. Ce caractère plus authentiquement nubien se traduit dans le style de la statuaire et des bas-reliefs, mais aussi par l'incorporation de dieux inconnus en Égypte, comme Apédémak, une divinité à tête de lion. De même, l'artisanat de la céramique présente à la fois un style de



Bas-relief d'un éléphant de l'époque méroïtique. D11

Les nombreuses représentations d'éléphants qui se trouvent à Moussawarat sont liées non seulement à la représentation de la divinité qui est associée à cet animal, mais aussi à son importance dans les échanges avec les Ptolémées, qui l'utilisaient dans leurs armées. Moussawarat est l'un des lieux de résidence royale, caractérisé par son vaste complexe de temples. Temple d'Apédémak à Moussawarat, période méroïtique. Photographie Matthieu Honegger, 2008.

tradition kouchite et un autre, ancré dans les traditions locales, composé de vases à pâte gris-noir, décorés de motifs imprimés.

L'histoire de ce royaume est encore très lacunaire. Les sources égyptiennes, grecques et romaines relatent des événements importants mais demeurent sommaires et peu fiables. Quant aux sources méroïtiques, bien qu'elles soient déchiffrées, la langue reste mal connue ; en d'autres termes, on peut les « lire » mais sans forcément en comprendre le sens. Les auteurs classiques situent ce royaume dans « l'île de Méroé », qui désigne le territoire compris entre le Nil et son affluent, l'Atbara. C'est du reste dans cette région, qui s'étend de la Haute-Nubie jusqu'au sud de Khartoum, que les principaux monuments royaux ont été conservés. Bénéficiant des pluies de mousson alors que les zones plus septentrionales subissent une aridité marquée, l'économie de Méroé repose sur l'agriculture, notamment celle de l'orge, du sorgho, ainsi que du sésame et du coton. L'élevage de bovins et de caprins y

joue un rôle important. La variété des environnements a engendré une certaine diversité de modes d'existence, entre agriculture sur terres inondables et agriculture pluviale, sédentarité et mobilité pastorale. Le royaume développe des contacts avec des régions voisines, notamment pour se procurer les diverses ressources nécessaires à son fonctionnement et au commerce. Les nombreuses représentations de captifs, peut-être razzés dans des sociétés périphériques, laissent supposer que la pratique de l'esclavage est courante, stimulée par la demande gréco-romaine. Si des formes de servitude existent en Nubie au moins depuis le royaume de Kerma, un véritable commerce d'esclaves ne se met en place qu'à partir de l'époque de Méroé.

Comme durant les périodes précédentes, les échanges avec le nord conservent une place importante mais les partenaires se diversifient, ainsi qu'en témoigne la présence d'objets d'origine méditerranéenne, grecs ou romains, dans de nombreux sites de cette période. Les biens les plus prisés sont les mêmes qu'auparavant : l'ivoire, l'ébène, l'or, les peaux de fauves, mais aussi les éléphants de combats, introduits dans les armées ptolémaïques depuis les campagnes d'Alexandre le Grand en Inde. L'État méroïtique contrôle probablement les échanges mais il n'existe pas d'indices d'une structure administrative particulière, ni d'une classe de commerçants privés, contrairement à l'Égypte. Le royaume de Méroé n'utilise d'ailleurs pas de monnaie et les quelques pièces retrouvées ont dû servir de médailles ou d'objets de prestige.

L'existence de multiples résidences royales dans les centres traditionnels du pouvoir atteste la poursuite de la pratique de la royauté itinérante, déjà décrite dans des inscriptions napatéennes. En outre, le développement de nouvelles villes autour d'un palais associé à un temple suggère que le pays, divisé en unités territoriales, connaît un véritable essor urbain. En dehors de la capitale, Méroé, occupée dès le ^x^e siècle avant notre ère, tout un réseau de villes se développe de Dangeil à Ouad ben Naga, en passant par Mouweis, Moussarawat et Naga. Alors que les temples et les palais ont longtemps attiré l'attention des archéologues, on s'intéresse davantage aujourd'hui à l'organisation globale de ces cités. Au début de notre ère, Méroé entre dans une nouvelle phase de son histoire, marquée par son insertion dans un contexte régional qui connaît des bouleversements de populations et l'émergence de nouveaux acteurs politiques et commerciaux. Le brillant royaume de Méroé, suffisamment puissant et éloigné pour tenir tête à l'Empire romain, se désintègre au cours du ^{iv}^e siècle de notre ère. Les causes en sont multiples et l'on peut évoquer le déclin du commerce, concurrencé par les voies maritimes de la mer Rouge, et surtout les assauts conjugués des tribus nubiennes du désert et de l'Empire abyssin d'Aksum. Si certaines traditions perdureront, la Nubie ne connaîtra pas de nouvelles formations capables de contrôler un territoire d'une telle envergure. **D11**